

AUDITIONS HORIZON THÉÂTRE 2023

TEXTE 1 – *Fief* de David Lopez

Il faudrait que j'en finisse vite. C'est ça. Qu'on en finisse. Vite.

Le délégué est venu nous appeler, on y va. Je sors du vestiaire escorté de monsieur Pierrot et de Farid. J'ai à peine posé le pied près des barrières qui mènent au ring que j'entends mes potes dans les tribunes hurler comme des putois. Ça devrait me faire sourire mais je reste impassible. Au milieu du bordel qui accompagne ma sortie du vestiaire je distingue la voix d'Ixe. Au lieu de se contenter d'un simple allez Jonas il préfère éructer des cris de bête, bientôt imité par les autres, et on dirait une horde de barbares qui partent à l'attaque. Ils cherchent à me transmettre cette rage, cette envie de violence, ce désir de détruire, et moi je lève les yeux vers eux, sourire en coin, parce qu'ils me font plus rire qu'autre chose, finalement. Je pourrais faire ça pour eux. Ça aurait du sens. Leur montrer qu'on peut se battre. Lutter pour devenir meilleur. Qu'on n'est pas prédestinés. Que le travail peut mener à la récompense. Je pourrais avoir ce rôle. Sauf que moi je voudrais être à leur place. Moi aussi je voudrais être là-haut, à regarder quelqu'un le faire pour moi. Assis près du ring, pas loin de mon coin, je vois mon père. Il avait dit qu'il viendrait. Il est là, et on se voit, il sourit et lève le poing. Il dit allez fils, je n'entends pas mais je reconnais sur ses lèvres. Je lui adresse un signe avec ma main gantée. Lui ne semble pas attendre grand-chose de ma part. Tout ce qu'il doit espérer c'est que je veuille bien être ici. Je lui ai déjà montré que je pouvais gagner des combats, que je pouvais être assez courageux pour monter sur un ring. Je ne vois pas bien ce que je pourrais faire de plus. La seule chose qui pourrait le satisfaire c'est que je change d'avis sur la question. Je dois détourner le regard pour emprunter le marchepied, monter vers les cordes, où se tient déjà monsieur Pierrot, qui relève la plus haute corde pour que je passe en dessous. Je regarde encore mon père. Je me demande s'il est fier de moi. Je me demande si ça lui suffit de me voir là, ou si comme tous les autres il pense que seule la victoire donne un sens à tout ça.

TEXTE 2 – *Le Quart-Livre* de Rabelais

Écoutez ! Il me semble que dans l'air, j'entends des gens parler mais je ne vois personne. Vous entendez ? J'ai lu qu'il existe plusieurs mondes se touchant les uns les autres et disposés en triangle. Il paraît qu'au centre se trouve la maison de la Vérité, habitée par les Paroles, les Idées, les Exemples, et les Représentations de toutes les choses passées et future. Certaines années, une partie en tombe sur les humains, comme la rosée tombe sur la terre le matin. Quand a la partie restante, elle est en réserve pour l'avenir jusqu'à la fin du monde. Il paraît que dans quelques contrées, au fort de l'hiver, les paroles gèlent dès qu'elles sont proférées et, une fois transformées en glace, sous la froidure de l'air, on ne peut plus les entendre. De la même manière, Platon disait que ce qu'il enseignait aux jeunes enfants, ceux-ci ne pourraient le comprendre qu'une fois devenus vieux.

Les cartes ne le disent pas, mais il semblerait que nous sommes à l'endroit même où sont en train de dégeler de telles paroles.

Vous entendez ? N'ayez crainte. Nous sommes ici aux confins de la mer Glaciale, sur laquelle, au début de l'hiver dernier, eut lieu une grande bataille. C'est, sans doute, à cette occasion que gelèrent dans les airs les paroles et les cris des hommes et des femmes, les chocs des masses d'arme, le hennissement des chevaux et autres tumultes. Aujourd'hui que la rigueur de l'hiver est passée, que la sérénité et la douceur du temps sont de retour, bruits et paroles doivent fondre et l'on peut de nouveau les entendre.

Ne touchez à rien ! Je vais vous montrer. Tenez, voyez, celle-ci n'est pas encore dégelées. Il peut y avoir dedans des mots de gueule, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Regardez, après les avoir un peu réchauffés dans mes mains, ces mots fondent comme neige, et nous pouvons les entendre distinctement... Écoutez...

TEXTE 3 - *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz

Le candidat jouera tout seul les deux personnages.

Le Laboureur

Destructeur acharné des gens, vous qui méprisez tout ce qui vit, assassin de tous les hommes, vous Mort, soyez maudite. Dieu, que Dieu votre créateur vous haïsse, que le mauvais sort vous hante, soyez honnie pour toujours. Que la peur, la détresse, les lamentations vous poursuivent, où que vous alliez. Que le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les lacs, les montagnes et les prés, les vallées, l'abîme de l'enfer, tout ce qui vit, tout ce qui bouge, vous soient hostiles, malveillants, vous maudissent pour toujours. Par moi, par toute l'humanité, soit criée la vérité de ma plainte, les mains tordues, soit criée mon accusation.

La Mort

Écoutez, écoutez ces nouvelles merveilles ; ces accusations cruelles, d'où viennent-elles ? Nous ne le savons vraiment pas. Néanmoins, mon fils, qui que tu sois, montre-toi et dis-nous quel est le tort que nous t'avons fait, pourquoi nous traiter d'une manière si inconvenante ? Nous n'y sommes pas habitués bien que nous ayons déjà poussé par-delà le bord du pré, nombre d'hommes intelligents, nobles, beaux, puissants, honnêtes. Toi qui parais sérieux, on voit que la détresse t'opprime. Ne crois pas que tu puisses affaiblir notre pouvoir magnifique et grand. Pourtant, dis-nous ton nom. Ne garde pas le silence. Dis-nous en quoi nous t'avons fait tort.

Le Laboureur

On m'appelle Laboureur, la plume est ma charrue. J'habite au pays de Bohême. Je vous haïrai, je vous résisterai, je vous combattrai toujours, car vous m'avez arraché la douzième lettre, le jardin de mes délices, vous avez arraché la fleur de mes plaisirs dans le pré de mon cœur. De droit, je vous suis fâché, je suis en colère contre vous et je vous accuse. J'étais gai, j'étais heureux à chaque heure. Et maintenant on me dit : "pars, tout est fini". En pensée trouble sur la branche sèche, je reste sombre et fané, et me lamente sans cesse ! Ainsi me pousse le vent et je dérive sur les flots de la mer sauvage. Les vagues ont pris le dessus. Nulle part mon ancre ne s'attache. C'est pour cela que je veux crier sans cesse : "Vous, Mort soyez maudite".

TEXTE 4 - Vérité et mensonge au sens extra-moral de Friedrich Nietzsche

Qu'est-ce qu'un mot ? La transposition sonore d'une excitation nerveuse. Mais poursuivre le raisonnement en concluant de cette excitation nerveuse à l'existence d'une cause en dehors de nous, c'est déjà le résultat d'une application fautive et illégitime du principe de raison. Comment aurions-nous le droit, si la vérité a seule décidé dans la genèse du langage et le point de vue de la certitude dans les désignations, comment aurions-nous donc le droit de dire: la pierre est dure - comme si "dur" nous était connu par ailleurs et pas seulement comme une excitation complètement subjective! Nous répartissons les choses selon des genres, nous désignons l'arbre comme étant du masculin, la plante comme féminine: quelles transpositions arbitraires ! Quelle planante façon de congédier le canon de la certitude! Nous parlons d'un "serpent": cette désignation ne touche que l'action de se tordre, elle pourrait donc aussi bien s'appliquer au ver.

Comme ces délimitations sont arbitraires ! et comme ces préférences accordées tantôt à telle qualité d'une chose, tantôt à telle autre, paraissent unilatérales ! Les différentes langues, posées les unes à côté des autres, montrent qu'en matière de mots ce n'est jamais de la vérité, jamais de l'expression adéquate qu'il retourne: autrement il n'y aurait pas autant de langues. La "chose en soi" (ce qui serait précisément la vérité toute pure et sans effets) reste entièrement insaisissable même pour le créateur de langue et ne lui paraît nullement désirable. Il désigne uniquement les relations des choses aux hommes et pour les exprimer il en appelle aux métaphores les plus téméraires. Une excitation nerveuse d'abord transposée en une image! Première métaphore. L'image à son tour remodelée en un son ! Deuxième métaphore. Et chaque fois, saut périlleux d'une sphère au beau milieu d'une autre toute nouvelle et différente.

TEXTE 5 - *Le chant du cygne (Calchas), de Tchekhov*

L'action se passe sur la scène d'un théâtre de province, la nuit, après le spectacle. Sur la scène vide, Svetlovidov, un vieil acteur, parle au jeune souffleur du théâtre, Nikita (Nikitouchka dans le texte).

SVETLOVIDOV - Quand j'étais jeune acteur, quand j'étais tout juste dans la première ardeur du jeu, là, je m'en souviens - il y en a une qui m'a aimé pour mon art... Je me souviens, je me tiens devant elle, comme en ce moment devant toi... Elle est belle, cette fois là, même dans la tombe, je ne pourrai pas l'oublier... Envoûté, heureux, je tombe à genoux devant elle, je demande le bonheur... *(il poursuit d'une voix éteinte.)* Et elle... Elle dit : abandonnez la scène ! A-ban-don-nez la scène !... Tu comprends ? Elle pouvait aimer un acteur, mais, être sa femme, jamais ! J'ai compris, ce jour là, que l'art sacré, ça n'existe pas, que, tout ça, c'est délire et mensonge, que j'étais un esclave, un jouet à distraire les oisifs, un bouffon, un bateleur ! Je l'ai compris, ce jour là, le public ! De ce jour là, plus jamais je n'y ai cru, aux applaudissements, aux gerbes, aux pâmoisons... Après cette histoire là, moi... après cette fille... Je me suis mis à errer sans but, à vivre pour rien, au jour le jour... Et, pourtant, quel artiste j'étais, quel talent ! Tu ne peux pas t'imaginer quelle diction, quels sentiments, quelle grâce, combien de cordes... *(il se frappe la poitrine)* dans cette poitrine ! On en étoufferait ! Ecoute... Attends, laisse-moi reprendre mon souffle... Tiens, ne serait-ce que ça, dans *Godounov* de Pouchkine :

L'ombre du tsar Ivan m'a reconnu
M'a baptisé Dmitri d'outre la tombe
A levé les nations à ma venue
Et m'a offert Boris pour qu'il succombe.
Je suis le fils du tsar. Assez. Que d'autres
Acceptent, Polonaise, ton orgueil ! (1)

Hein, pas mal ? *(avec vivacité)* Attends, tiens, *Le Roi Lear*... Tu comprends, le ciel noir, la pluie, le tonnerre – rrrrrr !... la foudre – jjjjj !... qui lacère le ciel, et, là :

Vent, rage ! Souffle à te crever les joues !
Fends d'un seul coup le gros globe terrestre
Et va semer aux vents toutes les graines
Qui font qu'on donne vie à des ingrats ! (2)

(il éclate de rire et applaudit) Bravo ! Bravo ! Ca te la coupe Nikitouchka ? Ca te laisse pantois ? Il n'y en a pas, de vieillesse, tout ça, c'est des bêtises, des bobards... *(il rit joyeusement)* Pourquoi tu pleures ? Mon gros nigaud, pourquoi tu pleurniches comme ça ? Eh, ce n'est pas bien ! Allez, allez... *(les larmes aux yeux lui aussi.)* Il ne faut pas pleurer... Où il y a de l'art, où il y a du talent, il n'y a pas de vieillesse, pas de solitude, pas de maladie, et, même la mort, ce

n'est qu'une moitié de mort... *(il pleure)* Oui, Nikitouchka, elle est finie notre chanson... Moi – un talent ? Moi, je suis un citron sans jus, une lavette, un clou rouillé, et toi – un vieux rat de théâtre, un souffleur... Allons-y ! *(il sort.)*

(1) un des passages les plus célèbres du drame historique de Pouchkine, Boris Godounov (1865)

*(2) passage du Roi Lear de Shakespeare, traduction russe de référence à l'époque de Tchekhov
Antigone, Sophocle Cinquième épisode*

TEXTE 6 - *Antigone* de Sophocle

Tirésias guidé par un enfant, à Créon.

TIRÉSIAS : Ce qu'il y a, tu vas le savoir : il te suffit d'écouter les présages recueillis par mon art. J'étais assis à l'endroit où, de longue date, il m'est donné d'observer les oiseaux de toutes espèces qui s'y rassemblent. Soudain, j'entends des cris que je ne leur connaissais pas, des cris sinistres, des cris furieux, des cris barbares et, au bruissement de leurs ailes, pas de doute : je comprends tout de suite qu'ils s'entre-déchirent avec leurs serres. Saisi d'effroi, je tente aussitôt d'allumer le feu d'un sacrifice sur un autel à cet effet. Mais la flamme refuse de jaillir des offrandes. La graisse des cuisses se met certes à fondre, à suinter et dégouliner dans la cendre, à fumer dans un bruit de crachin ; la poche de la bile explose et les humeurs dans les airs se dissipent ; les os surgissent, dénudés de la gangue de graisse qui naguère les enveloppait. Tout cela, ces noirs présages d'un sacrifice qui ne livrait aucun signe qu'on puisse déchiffrer, je les apprenais de cet enfant : c'est lui en effet qui me guide, comme moi je guide les autres. Alors ce mal qui ronge notre cité, c'est de toi, c'est de ce que tu t'es mis en tête qu'il nous vient. Tous nos autels, qu'ils soient publics ou privés, débordent de la pâture laissée aux oiseaux et aux chiens, de ce cadavre pourrissant du pauvre fils d'Œdipe tombé au combat. Voilà pourquoi les dieux ne veulent plus recevoir nos prières au moment des sacrifices, ni les flammes du feu brûlant sous nos victimes. Voilà pourquoi les oiseaux, repus qu'ils sont de graisse et de sang corrompus d'un humain, ne font plus retentir de messages propices. A cela donc, mon fils, réfléchis bien : chez les mortels, rien de plus commun que l'erreur. Mais, l'erreur une fois commise, celui-là cesse d'être un insensé, voué au malheur, qui ne reste pas sans bouger dans le mal où il a versé. Celui qui, au contraire, s'entête et persévère, on le traite d'esprit obtus. Allons, cède à ce mort, ne t'acharne pas sur qui n'est plus de ce monde. Quel acte de bravoure est-ce là que de le tuer une seconde fois ? C'est pour ton bien, pour ton bien seul, que je dis ce que dis. Rien n'est plus doux que d'écouter qui n'a en vue que votre bien, quand il y a, qui plus est, profit à tirer de ce qu'il vous dit.